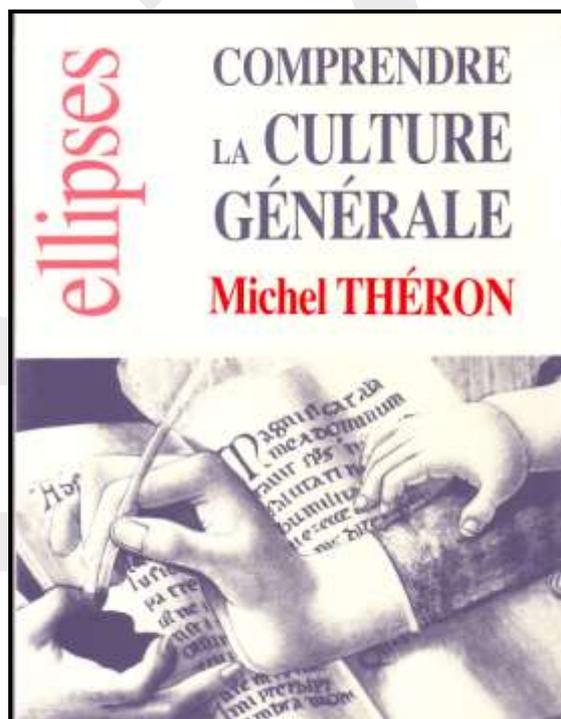


Du dressage à la formation : les deux visages de la culture

(conférence faite à la Salle Louis-Feuillade de Lunel, le 24 janvier 2008,
reprise ensuite au Cercle maçonnique Plotin de Lunel-Viel, le 24 mai 2008)

Conférence faite à partir de l'ouvrage suivant :



→ Lien pour cet ouvrage : cliquer [ici](#)

La loi des deux états

Je fais par là une référence ou un clin d'œil à la fameuse « Loi des trois états », qu'A. Comte expose dans son *Cours de Philosophie positive*. Pour lui l'humanité passe successivement par trois phases ou états : l'état théologique ou fictif, par lequel l'homme explique tout par l'intervention des dieux ; l'état métaphysique ou abstrait, où l'homme explique tout par des abstractions – en fait, cet état n'est qu'une variante du premier ; et enfin l'état positif, où l'homme explique tout par les vraies causes ou raisons des choses, scientifiquement parlant. Cet état, pour Comte, invalide et annule définitivement les deux premiers.

Je ferai l'hypothèse, quant à moi, que toute culture passe par deux états : le premier, que j'appellerai état ou phase de l'héritage, où l'homme est modelé et formaté par le poids de la tradition qui pèse sur lui : sommé de s'y conformer, il n'a guère le goût ou le temps de s'interroger sur le bien fondé de sa sujétion. Et puis lui succède l'état ou l'âge de la formation, où il fait preuve enfin d'esprit critique, et il passe tout ce qu'on lui a inculqué au crible de son libre examen. Que deviennent héritage ou tradition alors ? Soit ils sont rejetés, la raison raisonnante n'y trouvant plus rien d'acceptable. Soit, et c'est à mon avis une solu-

tion qui n'est pas la plus sotte, ils sont réhabilités, mais alors ils sont vus d'une toute autre façon.

À la différence de Comte, je ne pense pas que le dernier état annule définitivement le premier ou interdise la possibilité de sa réapparition. Je n'exclus pas qu'il y ait après le stade de la formation, qui est évidemment le propre de l'individu isolé, possibilité de réapparition d'un nouveau corpus culturel de nature normative ou injonctive qui fera matière d'un nouvel héritage, de nature collective, et qui pour un certain temps à nouveau ne sera pas revisité et mis en question – pas encore en tout cas... Aussi je vois les choses plutôt sur le mode d'une oscillation, un rythme alternant entre héritage et formation, qu'à la façon d'une linéarité irréversible : succession définitive de la seconde au premier. Il y a même un autre cas de figure à examiner : la disparition pure et simple d'héritage et formation ensemble au bénéfice, si l'on peut dire, d'un grand vide généralisé, qu'il faut bien appeler déculturation. Bien sûr on verra que ma préférence va à la formation personnelle, qui est revisitation de l'héritage collectif. Mais je ne lis pas dans le marc de café, et bien malin serait celui qui prétend voir en pareille matière l'avenir.

Au fond, je vois plusieurs scénarios pour l'avenir : soit la disparition complète de l'ancienne culture héritage et, si on ne fait rien pour la remplacer, la survenue d'une totale déculturation. Soit sa revisitation et son intégration à l'intérieur de l'esprit, sous forme symbolique (formation). Soit à nouveau des tentatives de sa restauration à l'identique, sous forme littérale, passablement totalitaire et intégriste : pareille restauration à mon avis serait une régression. Mais là bien sûr je n'engage que moi...

Deux sens possibles du mot « Culture »

Aujourd'hui on confond souvent traditions et culture. Par exemple on unit les deux mots dans l'expression *Culture et Traditions populaires*. Il y a même des musées qui leur sont consacrés. Or qu'est-ce qu'une tradition ? Étymologiquement c'est quelque chose de transmis : lat. *tradere*, transmettre, laisser en dépôt. Donc c'est quelque chose d'hérité, un héritage. De qui vient-il ? Des parents d'abord, des éducateurs et des maîtres qui ensuite en prennent le relais, enfin de toutes les instances sociales qui ont charge de l'incarner et de le faire respecter à chaque instant dans nos vies. Le problème est le suivant : est-ce que cet héritage subi, qui nous modèle, est *toute* la culture ? N'y a-t-il pas place, à côté de ce conditionnement et je dirai de ce dressage subi, pour autre chose : la prise en main par l'individu lui-même de ce qui l'a jusque là modelé, sa revisitation, son réexamen critique, tantôt pour son abandon, tantôt pour sa réhabilitation ?

Peut-être faut-il faire intervenir ici l'idée cartésienne de « doute méthodique ». « Nous avons été enfants avant d'être hommes », dit Descartes dans son *Discours de la méthode*. Donc nous avons subi un conditionnement, un formage. Arrivés à l'âge adulte, il est temps d'y réfléchir, d'en examiner le bien fondé, éventuellement de nous en déprendre. Ainsi Descartes se forme-t-il dans le

livre précité des règles de morale à son propre usage, distinctes de celles qu'on lui a inculquées. On pourrait citer ici la phrase de Paul, en changeant son contexte : « Quand j'étais enfant, je raisonnais comme un enfant. Et quand je suis devenu homme, j'ai aboli en moi ce qui était de l'enfant. » (1 Co 13/11) Cependant je ne serai pas aussi catégorique, et je ne parlerai pas comme lui d'abolition (systématique) dans ce que j'appelle la revisitation de l'héritage. La question est plus complexe que cela.

Il y a donc deux sens possibles du mot : « culture ». Définissons donc d'abord comme Culture, après Margaret Mead, les traditions transmises par l'éducation, qui nous conditionnent et qui sont mentalement intégrées, intériorisées mais non forcément conscientes : la plupart du temps même, elles ne le sont pas du tout. Cet ensemble transmis et hérité, c'est ce que les Allemands appellent *Kultur*.

Au contraire, le travail postérieur et salutaire de prise de conscience, qui nécessite une enquête sur soi-même, une auto-observation ou une auto-ethnologie s'agissant des mœurs, une relecture s'agissant des textes, des mythes institués relevant de ce qu'on pourrait appeler après Pierre Legendre la Référence (instance normative qui pèse sur nous), est un examen volontaire, parfois une critique, mais parfois aussi une justification et une réhabilitation, au premier chef psychologique, de ce qui a été d'abord transmis et aveuglément observé. Cette culture formation est alors purement personnelle, et acquise dans sa vie par effort de l'individu lui-même, et sur lui-même. C'est là ce que les Allemands appellent *Bildung*, d'une racine signifiant « construire, édifier » (cf. l'anglais : *to build*). Pensons, en littérature, au *Bildungsroman*, ou Roman de Formation. Ce n'est pas la culture héritage, c'est la culture formation : le beau mot grec de *païdeïa* exprime bien cela, si on y entend la formation de soi par soi, et non le modelage effectué en nous par les aînés.

Il y a avantage à distinguer Culture et Tradition. D'abord il arrive que des traditions n'ont pas l'envergure et la profondeur d'une vraie culture : la « culture » du pastis, de la pétanque n'a pas le même poids symbolique que la culture chrétienne par exemple. Mais même si dans certains cas les traditions ne sont pas superficielles, mais véhiculent de vraies visions du monde, et peuvent être psychologiquement saisies en profondeur et justifiées, les deux mots peuvent signifier deux phases, chronologiquement distinctes, d'une même chose, d'un même processus.

Par exemple la culture chrétienne, en tant qu'héritage, a été revisitée et reformulée au 16^e siècle par la Réforme protestante, qui s'est émancipée du magistère ecclésial pour laisser à l'individu le soin de se faire sa propre idée sur ce que jusque là on demandait au peuple fidèle de croire aveuglément. Le protestantisme pratique donc la Formation, la *Bildung*, contre la *Kultur* propre au monde catholique. Ce n'est pas pour rien que l'Allemagne, qui nous a donné ces deux notions, est un pays majoritairement protestant. Le mot de Gide dans *Les Nourritures terrestres* : « Cette désinstruction fut lente et difficile, et véritablement le

commencement d'une éducation », est typiquement le mot d'un protestant. Peut-être pas celui d'Alain, par contre : « Il n'y a plus qu'une chose à faire, se refaire. » Il reste que pour un catholique il s'agit souvent de croire comme quand on était petit. Et pour un protestant, d'arriver à croire encore – quand on a grandi.

Ce « croire encore » n'est pas forcément ne plus croire, même si ce danger existe quand on s'engage dans cette voie : certains voient une transition inéluctable de la foi protestante à l'agnosticisme (c'était la position en son temps de Bossuet, même si à son époque le mot « agnosticisme » n'existait pas). Mais c'est sûrement croire autrement. Faire succéder par exemple une perception symbolique des choses à une perception littérale, telle que pouvait l'enseigner l'Institution. L'héritage ne demande pas toujours à être récusé, mais à être compris d'une nouvelle façon, moins extérieure et injonctive, mais plus intériorisée et recueillie.

Dans mon livre *La Source intérieure*, j'ai opposé par exemple deux sens du mot religion. Si on le rattache à *religare*, relier, on a tout le poids de l'héritage et du magistère ecclésial : rattachons-nous à une puissance extérieure, une Transcendance avec qui nous avons noué contrat ou alliance (*adligare*), puissance mandante, dont ici-bas le clergé est mandataire et gestionnaire. Rattachement et aussi très souvent, bien sûr, attachement (sentimental, affectif). – Mais si on rattache ce mot de religion, comme j'invite à le faire (après Cicéron tout de même !), à *relegere*, accueillir avec scrupule, relire, alors chaque homme de bonne volonté peut recueillir et relire le message en scrutant le fond de son cœur. C'est proprement la *spiritualité* (individuelle), qui s'oppose à la religion au sens traditionnel, mais qui peut fort bien se passer de la médiation et de l'instrumentalisation cléricales. Cette *Bildung* met donc en péril une *Kultur* dont profitent certains pouvoirs. Mais elle ne la détruit pas. Simplement, elle la voit autrement.

Ce que je viens de dire du religieux vaut aussi du politique, dont il faut voir le fonctionnement : alimenté par nos propres projections, parfois par nos propres reniements et nos propres abdications, le Souverain, que nous sacrifions dans le cas de l'héritage, n'a en réalité d'autre pouvoir que celui que nous lui donnons : c'est ce que nous montre une réflexion proprement *formante* à son propos. Sachons donc, non peut-être le lui refuser, mais si nous le lui accordons, le faire au moins en toute connaissance de cause.

Comme s'il fallait, parfois, pour être, ou pour mieux être, non forcément nous délivrer de ce qui nous façonne (« Ni Dieu, ni Maître ! » n'est pas du tout mon slogan), mais simplement le *comprendre...* : comprendre son fonctionnement, son bien fondé éventuellement, et les risques aussi qu'il y a dans une observance aveugle. – Voyez ici mon article : *Obéissance*.

Destin des mondes culturels

Les mondes culturels sont des constructions et des dispositifs symboliques donateurs de sens. Ils n'ont d'autre but que de remplacer des faits (naturels) par des fictions, des forces fictives, des représentations et des mythes. Évidemment ils sont au début de nature religieuse. Dans les débuts des sociétés, ils ne sont pas d'abord mis en question. On y adhère sous l'effet de la pression de la masse, du conformisme, et de l'institution chargée de gérer le sacré, qui est ce qui échappe à la raison. Notez bien que ce processus a au départ d'heureuses conséquences. En effet les constructions symboliques permettent la domestication des instincts par les idéaux, la répression des pulsions élémentaires, arrachant les sociétés humaines à l'animalité, permettent que s'installent en leur sein l'ordre, la paix et une certaine harmonie. Les *hordes* sauvages du début, foules atomisées et errantes, qui ne connaissent que la loi de la force et l'autorité d'un chef, deviennent des *peuples*, soudés autour d'un idéal commun. Voyez là-dessus la *Psychologie des foules*, de G. Le Bon. C'est le peuple fidèle tout entier, toutes classes confondues, qui a bâti la cathédrale de Chartres, magnifique symbole d'une aspiration collective homogène, d'un rêve commun. La construction chrétienne a permis cela chez nous, et j'imagine qu'il a pu en être de même en d'autres temps et en d'autres lieux : Acropole d'Athènes, Pyramides d'Égypte, etc.

Cependant petit à petit, au sein même de ces sociétés, et à la faveur même de la paix et du calme générés par ces constructions symboliques, va s'éveiller en leur sein l'esprit critique, le raisonnement, le doute, qui vont attaquer ces constructions même qui leur en ont fait le loisir. Cela s'appelle « scier la branche sur laquelle on est assis », ou si vous me pardonnez cette expression triviale « cracher dans la soupe ». Alors on va voir la bizarrerie, l'étrangeté des traditions et usages que l'héritage nous a transmis de façon comminatoire ou injonctive. À la faveur aussi des voyages qui s'opèrent, on va souligner l'existence possible d'autres cultures que celle à laquelle on appartient, pour en définitive par l'évocation de celles-là fragiliser et décrédibiliser celle-ci. Si donc la phase de constitution organique de la culture occidentale s'étend de 1000 à 1500, en gros de Cluny à la Réforme, sa phase de contestation ou de dissolution critique commence au 16^e siècle, et elle se poursuit encore aujourd'hui. Comme dit Élie Faure : « Tout se construit par le cœur et se dissout par l'intelligence. » Il veut dire simplement l'intelligence rationnelle, celle qui a la raison et la logique pour instruments. Mais je montrerai plus loin qu'il y a plusieurs sortes d'intelligence et de logique...

Je ne sais pas si comme on dit « le poisson pourrit par la tête », et au reste je sais bien quel usage démagogique on peut faire parfois de cette expression. Mais je me souviens bien d'une remarque de Chaplin dans *Limelight* : « Le cœur et l'esprit, quelle énigme ! »

Le père du doute européen est Montaigne. C'est l'initiateur du *relativisme* culturel, promis à une grande richesse en Occident, qui est le radical ennemi non

de la culture en général, mais simplement de la culture héritage. « Nous sommes chrétiens, dit-il, au même titre que nous sommes Périgourdins ou Allemands. » Mesurez bien l'impact polémique de cette phrase. Si j'étais né en Inde, je serais hindouiste. En Chine ou au Japon, bouddhiste, etc. Vous connaissez le passage des *Essais* sur les Cannibales : « Je trouve qu'il n'y a rien de barbare en cette nation, sinon que chacun appelle barbare ce qui n'est pas de son usage. » De là à ce que dit Lévi-Strauss il n'y a qu'un pas : « Le barbare est celui qui croit à la barbarie. »

Tout au long du 18^e siècle, siècle des lumières, court ce doute, qui prend souvent les couleurs de l'ironie et du ricanement. « Comment peut-on être Persan ? », dit Montesquieu, et cela revient en réalité à dire : « Comment peut-on être Français ? » Vous pouvez voir aussi Fontenelle, dont l'*Histoire des oracles* transforme le mythe chrétien instituant en mystification aliénante, toute l'œuvre de Voltaire aussi : *L'Ingénu* via le sauvage Huron du Canada perce à jour notre culture, dont il fait voir les impostures.

Le 19^e siècle n'est pas en reste dans la déconstruction de la culture occidentale, si on en voit le substrat religieux chrétien comme la colonne vertébrale. Dans le texte que j'ai cité d'A. Comte, l'âge positif invalide définitivement l'âge religieux. C'est la fin du merveilleux ancien, de la *Légende dorée*. Les fées sont vaincues par les faits. De même les trois grands déconstructeurs du christianisme que sont Nietzsche, Marx et Freud sont des fossoyeurs d'un mythe jusque là fort fécond et riche. Alibi d'une impuissance vitale, ressentiment de psychasthéniques (Nietzsche), opium du peuple (Marx), illusion névrotique (Freud), le christianisme s'évanouit dans un monde désenchanté. – Je ne place tout de même pas Marx au même rang que les deux autres, puisqu'il a proposé une construction symbolique de substitution, répondant d'ailleurs à une exigence de justice présente chez les anciens prophètes juifs.

On voit donc que ces mondes culturels, parfois très puissants dans l'âme des hommes, y sont parfois agonisants. Très puissants et très fragiles à la fois, ils ne sont pas éternels. « Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles », dit Valéry après le cataclysme de la première guerre mondiale.

Deux formes de déculturation

Quand on parle de barbarie, on pense souvent à la barbarie première, celle de l'âge des foules, où l'homme était soumis aux diktats du *ça* freudien, à la tyrannie de ses pulsions. Mais on ne voit pas qu'on peut devenir un barbare d'une nouvelle espèce, précisément par récusation de l'héritage culturel qu'on ne comprend plus, et qui au moins avait l'avantage, en disciplinant nos instincts et en les *sublimant*, de nous donner une figure humaine, même enserrée dans un moule passablement immuable, celui précisément de l'héritage. Je veux parler ici du barbare scientifique ou technicien.

Aujourd'hui encore il y a une idolâtrie et une superstition très répandues de la science. « Scientifique », « scientifiquement prouvé », sont des mots magiques pour l'homme moderne : il suffit de voir les slogans de la publicité. On s'étonne d'une telle crédulité. C'est une nouvelle superstition, mais particulière : la superstition du *fait*.

On pourrait voir là, dans le destin des constructions symboliques, comme une boucle qui se referme : parti du règne du *fait accompli*, de la nature où règne le plus fort, donc de la barbarie première, le monde entier de la culture, s'est progressivement détaché du monde du fait, pour construire et se proposer des perspectives fictives ou symboliques. Ensuite, après s'être relativisé en s'ouvrant sur d'autres possibles, il reviendrait aujourd'hui, en se dénonçant lui-même comme imposteur, à un nouveau monde du fait, celui du *fait scientifique*, seul pris en compte et comme adoré, ou posé comme instance dernière.

On dit du polytechnicien qu'il sait tout, et rien d'autre. Formule injuste, mais qui signifie un état d'esprit. On peut l'appliquer en général au scientifique (positiviste). Retour alors serait fait, dans ces conditions, à une nouvelle barbarie, ou à une barbarie d'un nouvel ordre : une *barbarie savante*. On peut concevoir toute la modernité scientifique et technicienne comme une barbarie : c'est ce que fait Michel Henry, dans son livre : *La barbarie* (Grasset, 1987).

Il conviendra de dire en quoi consiste cette barbarie, en analysant la spécificité du langage symbolique. Mais prenons garde qu'aussi on revient peut-être aujourd'hui, bel et bien, à la *barbarie brute*, à la sauvagerie primitive. Pensons à la jungle des grandes villes modernes : *Asphalt Jungle*... Le peuple (soudé) des époques de culture, s'atomise à nouveau aujourd'hui en foule, qui éclate en hordes, gangs ou bandes, soumis à la seule force d'un chef.

Déjà les mystiques irrationnelles d'un guide avaient galvanisé une Allemagne par ailleurs savante et positiviste, comme Reich l'a montré, dans sa *Psychologie de masse du fascisme* (Payot, P.B.P., 1979). La *mystique* irrationnelle répondait à la pensée *mécanique*, pour reprendre une opposition de Bergson.

Mais aujourd'hui les Barbares sont aux portes des villes. Pensons aux films de Gilles Behat, *Rue barbare*, ou de Stanley Kubrick, *Orange mécanique*, et au livre d'Anthony Burgess, qui l'a inspiré. Œuvres prémonitoires. Fins de cycles, où se consomme le destin des constructions symboliques. Sur les ruines de ces constructions, le monde moderne mêle les savants, qui se moquent d'elles, et les incultes, qui ne les connaissent pas. Deux barbaries.

Les *hordes* urbaines réapparaissent lorsque l'opposition, éternelle, des riches et des pauvres, n'a plus de construction symbolique forte, ancrée dans les esprits, pour la représenter et la mettre en scène. La religion chrétienne traditionnelle parlait en Occident de l'« éminente dignité des pauvres », et le franciscanisme avait pris le parti de la pauvreté, voulue, assumée, choisie. Puis, le marxisme a relayé cette vision religieuse. Tout est transposable terme à terme. Il y a un peuple élu, le prolétariat ; un messianisme et un salut, que portent les classes

laborieuses ; une espérance : la venue d'une société sans classes, des « lendemains qui chantent » pour tous. L'*Internationale* donne foi aux travailleurs, avec lyrisme ; comme les Prophètes Juifs en leur temps en appelaient à la conscience humaine, pour lutter contre l'injustice. Vision hautement symbolique d'un sens trouvé dans les épreuves, et d'une rédemption proche ou possible. La vie n'était pas absurde. Les gens pouvaient espérer.

L'homme peut supporter bien des épreuves et des situations dans sa vie, et parfois même c'en est passablement miraculeux. Mais il s'effondre si on lui dit que « la vie n'est qu'une histoire racontée par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et ne signifiant rien. » (Shakespeare, *Macbeth*)

Aujourd'hui tout cela (dignité des pauvres, avenir radieux qui leur serait promis) s'est décomposé. Les pauvres ne sont plus *rien*. Ou l'objet du plus total mépris. L'argent s'étale partout, avec la plus grande indécence, et la plus grande obscénité. Sur les trottoirs de nos villes, devant les vitrines regorgeant de richesses, sont allongés les clochards. On parle de la *violence* urbaine. Mais pourquoi ne pas parler de la *brutalité* des villes, comme disait Jean Genet ? Il y a brutalité ou provocation indécente, à mettre sous les yeux des gens et à portée de leur main, tant de choses séduisantes, que *jamais* ils ne pourront se payer. Ce *teasing*, ou aguichage constant, des devantures, des panneaux publicitaires, ou des clips, est obscène. Certains meurent de faim, d'autres achètent des aliments pour leurs animaux de compagnie : « Le plaisir des chats difficiles »... Comment s'étonner après cela qu'à la brutalité d'une civilisation qui ne croit qu'à l'argent et qui l'étale, réponde la violence des pauvres, des marginalisés et des frustrés ?

On peut imaginer, les riches devenant de plus en plus riches, et les pauvres de plus en plus pauvres, dans une mégapole déshumanisée, que se constituent des hordes de pauvres et de laissés-pour-compte, dans un premier temps rançonnant la population, puis prenant les places de la pègre : c'est ce qui s'est passé en Allemagne dans les années trente, et que montre Fritz Lang dans *M. le Maudit*. Le parti national-socialiste est né de là : c'est un national populisme, mais sur fond de foule ou de horde, le peuple s'étant décomposé. On commence par : «T'as pas dix balles ? », on finit par la horde. Il faut aller jusqu'au bout de l'insécurité. Tout se répète d'ailleurs : les bandes armées existaient au XII^e siècle. Simplement le décor a changé. Les anciennes jacqueries des gueux se reproduiront dans les jungles urbaines.

On se félicite aujourd'hui du déclin des anciennes idéologies fédératrices. On applaudit à la fin du marxisme. Mais que met-on à la place ? L'argent roi. En pays totalitaire, on n'a pas de liberté. En pays libéral, on n'a que la liberté de choisir sa marque de lessive. On passe des barreaux de prison aux codes barres. – Voyez là-dessus mon article [Liberté](#), qui parle de l'*Ostalgie*, ou nostalgie de l'ancien régime dans ce qui fut naguère l'Allemagne de l'Est : on le voit bien dans le film *Good bye Lenin*. – Si aujourd'hui on n'a pas d'argent on n'est rien. À nouveau, adoration du *fait brut* de la richesse et de la puissance. Dallas et l'univers impitoyable : retour aux lois naturelles (alors que de tout temps la cul-

ture consiste à s'opposer à la nature, à la réformer). Darwinisme social, de fâcheuse mémoire. Ce succès total et indécent du capitalisme laisse un énorme vide symbolique. Le nihilisme est général dans les esprits, sous couleur de pragmatisme. Finalement, l'Occident repu et nanti investit dans la sécurité. On s'abrite derrière son digicode, et on laisse la rue aux barbares. Face à face sans dialogue : les reclus face aux exclus. La sécurité est l'obsession de notre temps, pour répondre à la violence des pauvres. Cette violence est inévitable, car les pauvres n'ont plus d'idéologie ou de religion pour la canaliser, représenter leur situation et la penser.

Le marxisme était peut-être, pour reprendre un mot de Raymond Aron, l'« opium des intellectuels ». Mais il était la raison de vivre des prolétaires. Il faut y regarder à deux fois avant de détruire une construction symbolique. Là est le point essentiel, où bute l'intelligence moderne. Les constructions symboliques, dit-on aujourd'hui, n'ont plus de sens. Elles sont si diverses, et il y en a tant eu... Peut-être... Mais ce qui n'a pas de sens n'a-t-il pas, en fait, un sens supérieur à ce qui en a ? Comme le dit René Char :

Obéissez à vos porcs qui existent, je me soumetts à mes dieux qui n'existent pas.
(*La nuit talismanique*)

Valéry disait de même : « Que serions-nous, sans le secours de ce qui n'existe pas ? » L'homme descend du Songe. Sans vision, dit la Bible, le peuple périt. Est-ce vision, ce qu'on propose à l'homme moderne : devenir un petit porteur d'actions, se plier à la logique ou à l'unicité de la société marchande, de la mondialisation, du village global ? Bienvenue dans *LaVie.com*... Les constructions symboliques sont autres...

Se constituer et s'unir ensemble en poursuivant un rêve, puis se désagrèger et se dissocier sur les décombres et la décomposition de ce rêve, tel est le cycle de la vie d'un peuple. L'homme vit sa pleine humanité de ses constructions symboliques, il meurt de leur désagrégation.

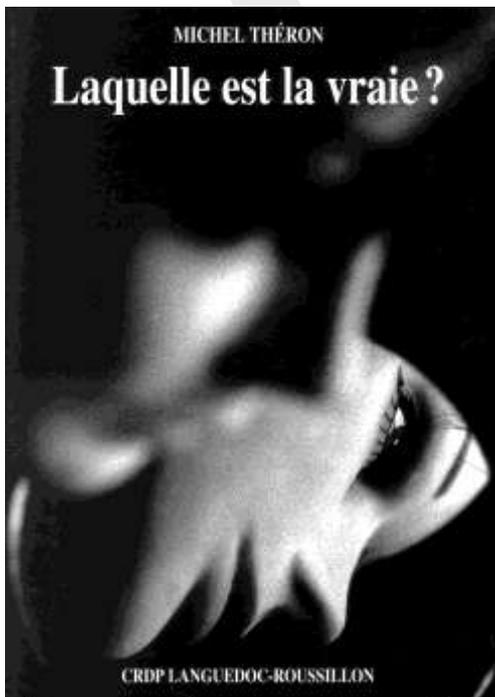
Et face à l'héritage le barbare est bien double : celui qui l'ignore par carence (l'inculte), et celui qui en ricane par mécompréhension (le technoscientifique). Et c'est précisément ces deux-là qui se font face aujourd'hui.

Nécessité de la culture

Je ne prends pas le mot de culture au sens banalisé où parfois on le prend maintenant, et où il signifie simplement : habitude. Ainsi on parle de « culture jeune » pour dire les façons de s'habiller ou de se distraire, de « culture d'entreprise », pour dire les habitudes de la maison, ou de « culture pub », pour dire quoi au juste ? C'est manifestement un abus de termes, qui aplatit la notion. Si je parle de « culture rap », ou de « culture tag », je complique singulièrement la tâche du professeur de français en collège. Et même dans le cas de « culture jeune », si on y désigne un mode de vie spontané, décomplexé ou *naturel*, on fait un contresens complet sur ce que veut dire la notion.

Au plus haut point de généralité, une culture est tout simplement ce qui s'oppose à la nature, à l'ordre naturel des choses. Que « veut » donc la nature, en vérité ? Dans la vie de chaque individu, aussi bien pour lui-même que dans ses rapports avec les autres, la nature le pousse à assouvir immédiatement ses instincts, à réaliser *hic et nunc* toutes ses pulsions, bref à faire tout de suite tout ce dont il a envie. Face à cela, la culture se dresse. Moins contre les instincts en eux-mêmes sans doute, que contre l'adhésion *immédiate* ou par réflexe aux instincts.

Une culture remplace le fait brut par sa représentation, et par les signes qui en tiennent lieu : mots, images, comportements, usages, etc. Il y a une vertu de *lieutenance* des signes, qui est essentielle. Si ce processus substitutif ou de lieutenance disparaît, l'homme régresse à l'état de l'animal, qui ne vit que dans l'instant (alors que [la culture est le sens du futur](#), via sa représentation). En est-on arrivé là aujourd'hui ? Vit-on encore sur un report de jouissance ? À vous de juger...



Par *représentation* on peut entendre tous les sens de ce mot : image mentale, certes, qu'il s'agisse des mots, qui sont des souvenirs et des projections, des *évoctions*, ou des autres signes divers, visibles (images), etc. Mais aussi mise en scène théâtrale : sans représentation la vie n'est rien (sans les romans comment pourrait-on s'y prendre pour faire la cour à une femme ?), et l'homme ne trouve vraie figure que s'il se reflète dans un miroir instituant qui lui donne poids, densité, vraie vie. Voyez là-dessus « Cœur, couronne et miroir » dans *Calligrammes* d'Apolinaire : « Dans ce miroir je suis enclos vivant et vrai, comme on imagine les anges, et non comme sont les reflets. » Ou encore la couverture de mon livre [Laquelle est la](#)

[vraie ?](#) N'oubliez pas que le vampire, un mort-vivant, ne se reflète dans aucun miroir. Que les œuvres humaines balisent nos vies en les modélisant, on le voit bien dans le film de Resnais *On connaît la chanson*. C'est le Langage, dans tous les sens de ce mot, qui nous préfigure et nous configure : nous donne humaine figure. La vie n'existe que représentée. – Et même on peut prendre représentation au sens politique du terme, un signe certain de déculturation étant dans ce monde-là la crise de la représentation (parlementaire ou autre), et à sa place l'appel aux « tripes », à l'immédiateté, c'est-à-dire au refus de toute médiation symbolique. Vous savez que l'antiparlementarisme est le propre de tous les populismes.

Il peut se faire que derrière toutes ces représentations on ne trouve que le vide, comme le suggère P. Legendre dans *La fabrique de l'homme occidental*, à partir du tableau de Magritte, *La lunette d'approche*. Le Saint des Saints dans le Temple juif n'était que vide, et l'envahisseur romain en fut fort surpris, qui s'attendait à y voir au moins une statue du Dieu. Admirable symbole. Le meilleur signe de la Transcendance est son absence. Pour un croyant bien sûr c'est le signe positif d'une présence. Pour un agnostique c'est seulement un vide, un creux essentiels, mais instituant l'homme en humanité. Peut-on mieux dire que c'est d'irréel que nous vivons ? C'est bien ici le cas de le répéter : Que serions-nous sans le secours de ce qui n'existe pas ? Voyez la fin de *Salut* de Mallarmé :

Solitude, désir, étoile,
À n'importe ce qui valut
Le blanc souci de notre toile.

Une révolution copernicienne

J'entends par là la réflexion que fait l'esprit mûri sur l'héritage même qui l'a modelé. Je vais pour cela prendre un exemple, celui de l'image de l'autorité.

Ordinairement l'éducation nous habitue à obéir inconditionnellement aux représentants de l'Autorité : parents, professeurs, policiers, etc. C'est en nous la part de l'héritage. Mais que le respect de l'Autorité et du Pouvoir soit, non pas le résultat d'une expérience ou la constatation d'un fait, mais une chose totalement mentale (ou, comme dirait Jung, une affaire de projection), c'est ce que nous montre un minimum de réflexion mûrie, celle qu'on acquiert au stade de la formation. Nous nous apercevons que toute cette [obéissance](#) n'a en réalité d'autre fondement que nous-même : c'est de nous que vient le respect. De notre regard hyperbolique ou je dirai (en photographe) en contre-plongée, qui fabrique les Grands. « Ils ne sont grands que parce que nous sommes à genoux », dit La Boétie dans son *Discours de la servitude volontaire*.

On le voit parfaitement dans toute l'œuvre de Kafka. La *Lettre au Père* nous montre qu'il y a dans l'âme de l'enfant une grande image, ou un archétype d'un être à admirer et à respecter, incarnation et légitimation de la Loi : cet être n'est pas au départ objet d'expérience véritable, mais est l'objet d'une attente, est le fruit d'une disposition constitutive de la psyché. Par la suite, il y a confrontation entre la réalité du père, et cette image a priori : le père réel ne sort pas grandi de cette confrontation...

Le Château de Kafka montre la même chose : les fonctionnaires n'y ont de prestige qu'à proportion que K. le leur donne, et les redoute. S'il vient à se rebeller et à avancer, alors ils reculent. On dit aujourd'hui que le respect se perd : c'est peut-être la clairvoyance qui augmente...

Dans le fond, l'ensemble de la structure sociale ne fonctionne que sur des projections, et au premier rang de celles-ci, des peurs. Voyez le célèbre poème de Prévert sur les sardines : « Sardines protégées par une boîte. Boîte protégée

une vitre. Vitre protégée par la police. Police protégée par la peur. Que de protections pour de simples sardines ! »

Ainsi l'Autorité, alimentée par nos attentes et nos peurs, est-elle totalement une création de notre esprit. Et cette autorité est d'autant plus puissante que, précisément, nous ignorons qu'elle provient de notre esprit... Une révolution copernicienne, analogue à celle que Kant a opérée pour la connaissance, nous éclairerait ici sur les vraies conditions de nos soumissions...

Avant Copernic, on pensait que la terre était immobile, et que le soleil tournait autour d'elle. Depuis Copernic, on sait que c'est l'inverse. De même, avant Kant, on pensait que les choses existaient hors de l'esprit humain, et que celui-ci ne faisait que les refléter, ou les recueillir. La vérité était conçue comme modelage de l'esprit sur les choses, correspondance des choses et de l'esprit: *adaequatio rei et intellectus*. Mais depuis Kant, on sait que le monde est constitué et construit par l'esprit lui-même, en fonction de ses propres structures ; il n'y a pas de fait brut, les faits sont faits : par l'esprit. La connaissance fabrique son objet. Ce qui est vrai pour la théorie de la connaissance selon la doctrine kantienne, l'est aussi s'agissant des représentations symboliques de la culture : d'où vient l'autorité de ces dernières ? Toute la structure sociale est basée sur la *croyance* et la *confiance*, la *fiducia* accordée aux signes substitutifs tenant lieu des choses (promesse, engagement, contrat, signature ont une valeur *fiduciaire* exactement comme celle de la monnaie : tout cela permet une terrible inégalité dans les échanges, en regard de laquelle le troc immédiat des biens est beaucoup plus naturel). Mais cette croyance ou confiance sont d'autant plus puissantes et contraignantes que nous ignorons qu'elles viennent de notre esprit, de sa structure même (i.e. : quand nous sommes en phase d'héritage). Au contraire la moindre réflexion (i.e. : quand nous sommes en phase de formation) nous le montre : les représentations symboliques, les constructions culturelles, n'ont de pouvoir sur nous qu'à proportion que nous le leur donnons.

J'ai cité Kafka. Mais la fiction n'est pas la seule à montrer l'origine entièrement psychologique de l'autorité. Les expériences faites par le professeur américain Stanley Milgram, sur la soumission à l'autorité (*Soumission à l'autorité*, Calmann-Lévy, 1974), montrent qu'il suffit qu'un être soit investi d'un pouvoir institutionnel, voire doté d'une simple apparence particulière, pour être obéi : un scientifique, ou quelqu'un qui serait simplement revêtu d'une blouse blanche, peut faire faire à n'importe qui des monstruosité, sous caution d'« expériences », et le faire se comporter en bourreau. Henri Verneuil a tiré parti de cet exemple, non fictif, dans son film *I comme Icare*.

Le film de Francis Veber, *Le Jouet*, montre qu'entre celui qui exige une obéissance dégradante, et celui qui l'accepte, le plus méprisable n'est peut-être pas le premier. *Caligula*, de Camus, fait voir de la façon la plus provocante qu'on peut exiger l'obéissance pour savoir jusqu'où l'homme va s'abaisser, et jusqu'à quel point on peut le mépriser. Pareillement fait le film de Bertrand Tavernier, *Coup de torchon*. « Obéissez », disait Frédéric le Grand à ses sujets.

Mais en mourant : « Je suis las de régner sur des esclaves ». Cette parole, que Camus rapporte dans *L'homme révolté*, rejette les masques ; elle signifie que l'obéissance au maître n'est pas perception (objective) de ce qu'il est, mais projection (subjective) sur lui. Le maître est objet de fantasme, d'imagination ; il n'est que l'alibi de la soumission.

On voit quel degré d'intégration mentale et de complicité intérieure suppose la soumission à l'autorité. La Boétie, dans son *Discours de la servitude volontaire*, souligne qu'il est absurde qu'un peuple entier se soumette à obéir à un tyran, objectivement le plus faible et le plus avili de tous. Et La Fontaine fait dire au Paysan du Danube exploité par les Romains :

Rome est par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.

De même, Baudelaire écrit dans *Le Voyage* :

Et le peuple amoureux du fouet abrutissant...

Il est évident que la Culture toute entière apparaît aujourd'hui, en une époque mûrie ou lucide, comme un immense édifice de conditionnements, non seulement par l'imposition de conduites extérieures, mais de pensées, de représentations totalement *intériorisées*. Une conduite imposée est la politesse, par exemple : la main qui tient la tasse de thé ne peut plus gifler l'interlocuteur. Et une pensée imposée est la peur, de Dieu d'abord, du gendarme ensuite. Au début, il y a un dressage. Puis, chose remarquable, l'*habitude*, prise et acquise, de penser et de se comporter de telle ou telle façon, finit par faire paraître naturels ces pensées et comportements. L'habitude, disait Pascal, est une seconde nature. Il n'y a rien qu'elle ne rende naturel, il n'y a naturel qu'elle ne fasse perdre.

L'arroseur arrosé

On voit donc avec évidence comment fonctionne l'homme dit cultivé dans la culture à laquelle il appartient. Mais on voit évidemment tout de suite le risque d'une telle démarche : à en démonter ainsi les ressorts, on peut en fragiliser considérablement le mécanisme. Déconstruire ainsi le processus peut mener à un champ de ruines. Comment peut-on après dénoncer une déculturation qu'on a soi-même contribué à créer, par la déconstruction qu'on vient de faire ? C'est la position de l'arroseur arrosé, ou du pompier pyromane. Cette position inconfortable était naguère celle de Valéry, qui dans sa préface aux *Lettres persanes* de Montesquieu, dans *Variété*, démonte admirablement le passage des faits bruts de la nature aux forces fictives de la culture, laquelle, dit-il, n'est que mythique, et ne tient que par enchantement et magie : pure fiction. Mais dans ses *Cahiers* à maintes reprises il dénonce les effets de la déculturation contemporaine dont il donne des exemples. Et plus récemment ce fut celle de Bourdieu : dans *La distinction* par exemple il alimente le relativisme culturel, reprenant à sa façon la grande entreprise de déconstruction de la *fiducia* artistique, telle que Duchamp par exemple l'a initiée en exposant un urinoir dans un musée. Il a invité donc par

là chacun à l'indépendance et à l'auto-affirmation. Mais à la fin de sa vie il s'est répandu en regrets sur la disparition du civisme.

J'ai même évoqué cette piste dans l'épilogue de mon livre *Comprendre la culture générale*, dont le dernier chapitre porte sur la déculturation contemporaine, et s'achève par un « Requiem pour une culture » : « Mais peut-être cette déculturation est-elle le résultat même (non prévu), de l'orientation agnostique de l'esprit, que ce livre illustre et défend. Comme si, en s'en dégageant, l'esprit précipitait la ruine de ce qu'il analyse... Jusqu'où peut-on interroger la culture, sans l'affaiblir ou la fragiliser ? Faut-il toujours demeurer agnostique, ou intellectuellement détaché ? La question vaut au moins d'être posée. » J'imagine toujours un lecteur qui viendrait me dire ici la fin d'*Adolphe* de B. Constant : « Je hais cette fatuité d'un esprit qui croit excuser ce qu'il explique ; je hais cette vanité qui s'occupe d'elle-même en racontant le mal qu'elle a fait, qui a la prétention de se faire plaindre en se décrivant, et qui, planant indestructible au milieu des ruines, s'analyse au lieu de se repentir. » Ce serait là une objection redoutable, et comme mon jugement, non seulement pour ce livre-ci, mais pour toute mon activité passée de professeur. Combien d'illusions ai-je brisées ? Comme dit encore la fin d'*Adolphe* : « La grande question dans la vie, c'est la douleur que l'on cause, et la métaphysique la plus ingénieuse ne justifie pas l'homme qui a déchiré le cœur qui l'aimait. »

Restauration de l'héritage ?

Beaucoup donc seront effrayés par la déconstruction que je viens de faire, et diront sans doute, surtout en voyant régner autour d'eux ce qu'ils pensent être désordre et anarchie, qu'il importe moins d'analyser comment fonctionne l'héritage, qu'essayer de le restaurer, si possible à l'identique. C'est-à-dire de l'imposer de façon qu'il ne soit pas discutabile. Voyez comment s'exprime Pascal : « Il ne faut pas que le peuple sente la vérité de l'usurpation : elle a été introduite autrefois sans raison, elle est devenue raisonnable ; il faut la faire regarder comme authentique, éternelle, et en cacher le commencement si on ne veut pas qu'elle prenne bientôt fin. » Vous me direz que ces lignes sont tout empreintes d'ironie, et qu'il faut y comprendre le contraire de ce qu'elles disent. C'est peut-être vrai en matière politique. Mais en matière religieuse Pascal se comporte bien comme un restaurateur, et un pourfendeur de l'esprit critique. Par exemple il opte pour le *rite* répété mécaniquement, sans réflexion sur ce qu'il veut dire : « Prenez de l'eau bénite, cela vous fera croire. » Il y a même une expression terrifiante si on y songe : « Il faut s'abêtir. »

Eh bien, beaucoup aujourd'hui sont à sa suite pour une éducation caporalisante et robotisante. Ils trouvent l'éducation actuelle trop laxiste, et selon eux il faudrait élever les enfants en les encadrant très tôt, et en leur faisant répéter fidèlement paroles et gestes : peu importe qu'ils en saisissent le sens ou non. Je pourrais parler de ces tables de multiplication qu'on chantait à l'école, en espérant que l'air n'en submergerait pas les paroles. Ou de telle nostalgie du pen-

sionnat caserne qu'on a pu voir dans telle fiction télévisée. Mais je pense surtout maintenant à ces enfants musulmans des écoles d'Afrique qui sous la direction de leur Marabout répètent comme des mantras en les ânonnant des versets du Coran rédigés en arabe, langue qui n'est pas la leur et qu'évidemment ils ne comprennent pas. Vous me direz que c'était le cas naguère du latin dans nos églises catholiques. Eh bien précisément beaucoup sont aujourd'hui nostalgiques de cette époque, et le récent *Motu proprio* de Benoît XVI, qui vient de remettre à la mode le rite latin à la messe, est fait pour les combler. Vous savez que les intégrismes et fondamentalismes religieux ont aujourd'hui le vent en poupe. Et aussi que beaucoup en sont aujourd'hui, dans l'ordre politique, à réclamer un régime et un état fort et policier, qui s'impose et n'admette pas de réplique de la part des assujettis. Tout se tient dans l'idée de restauration : croyances, comportements sociaux, options politiques, etc. Souvent le conservatisme en pareille matière tient à une grande psychorigidité. Mais en sommes-nous toujours exempts ?

Tout n'est pas faux bien sûr dans cette importance accordée à l'encadrement par le conditionnement, via les rites par exemple. En judaïsme par exemple la transmission jugée la plus efficace est celle des rites : voyez l'interview du rabbin Gilles Bernheim dans *La Vie* du 10 janv. 2008. Peut-être même le déclin du christianisme aujourd'hui vient-il de son abandon progressif de ses rites. Outre la transmission d'une spécificité culturelle, le rite aussi peut structurer. Il peut être une mnémotechnie. En tout cas il est socialement utile. J'ai signalé le rite laïcisé de la politesse : la main qui tient la tasse de thé ne peut pas gifler l'interlocuteur. Je ne nie pas bien sûr l'utilité de la culture héritage. Si la vérité du pudding est qu'on le mange, le pragmatisme peut remercier l'héritage d'avoir mécaniquement pour ainsi dire discipliné les hommes, et les empêché de s'entretuer. Il est nécessaire, disait Voltaire, que les domestiques croient en Dieu, pour se retenir d'égorger leurs maîtres (notez que cela s'est vu pourtant avec les sœurs Papin, d'où Genet a tiré *Les bonnes*, et Chabrol *La cérémonie*). Et un tyran d'Athènes, qui fut homme profond, disait que les dieux ont été inventés pour punir les crimes secrets. Je ne suis pas très fier de cet argument d'utilité : il est passablement cynique. Mais je pense qu'il peut toujours être avancé.

Cependant je ferai deux remarques : on peut penser que l'éducation dressage est inévitable pour un certain temps de la vie et jusqu'à un certain âge seulement, et que doit lui succéder, cet âge passé, une enquête sur son fondement. Ensuite, si on pense que l'homme toute sa vie durant doit être dressé, c'est à mon avis qu'on a une idée fort noire et pessimiste de sa nature. Cette idée peut s'alimenter de celle du péché originel, tel qu'Augustin l'a théorisée (alors qu'elle est ignorée des Évangiles !) Je comprends bien sûr tout à fait que certains l'aient (j'ai pu l'avoir moi-même à certains moments de découragement passés de ma carrière de professeur !) Mais je pense maintenant quant à moi, ou au

moins je veux penser de toutes mes forces, qu'on peut chercher d'autres voies pour entreprendre sa vraie formation.

Exemples de formation

C'est un fait qu'une certaine naïveté est percée à mort par toute démarche de « déconstruction des constructions » : celle de l'héritage auquel on adhère et se rattache aveuglément. Mais ces décombres ou ces ruines, le lierre y pousse, qui ne demande qu'à vivre. Il y a là une potentielle effervescence de vie. Voyez ce que dit le poète Henri Thomas (1912-1993) : « Nous sommes sans lois de nouveau, sans demeures, sans chemins, sans liens, mais dans l'espace plein de signes du langage et de la vie qui ne sont pas séparables. »

Aussi il ne suffit pas de déconstruire : il faut reconstruire, sans doute autrement. De détricoter le vêtement : avec la même laine, il faut en retricoter un autre. C'est le rôle de la vraie démarche de formation, dont je vais exposer seulement quelques exemples.

L'injonction justifiée

L'héritage nous dit : Travaille, et tu réussiras. Ou bien : la paresse est un péché capital, etc. Toute seule, l'injonction peut opérer en nous, ou pas, suivant le degré de crédit ou de *fiducia* que nous lui accordons. Mais le stade « formation » en nous peut s'exercer dans une relecture de textes qui, vus symboliquement, justifieront l'injonction et la norme. Cette position est plus efficace que l'injonction seule. Faire comprendre le pourquoi d'un commandement ou d'une interdiction est plus productif, au moins quand celui à qui ils s'adressent a acquis une certaine maturité. Obéir aveuglément au Décalogue est le propre de l'héritage. Essayer de le comprendre, celui de la formation.

De cette répression nécessaire des instincts dont j'ai parlé, on voit, si on le sait le lire, un parfait exemple dans le conte, habituellement considéré seulement comme pour enfants, des *Trois petits cochons*. La signification anthropologique, relativement à la Culture, en est très profonde : les deux premiers cochons, qui n'ont songé qu'à gambader et folâtrer, n'ont pas eu le temps de construire une maison solide. Résultat, le Loup les a dévorés. Comprenons qu'ils ont été submergés par leurs pulsions. Le troisième cochon, qui a pris le temps de bâtir sa maison, donc qui a su intégrer des frustrations, a bâti une maison solide, que le Loup n'a pu démolir. Comprenons qu'il s'est édifié une personnalité solide, bien structurée, non dévorable. Le troisième cochon venge ses frères, et l'enfant lecteur, qui s'identifie avec lui, oublie aisément la mort des deux premiers. Il tire de cette histoire plus de courage et de désir d'être à l'avenir plus qu'un « paquet de pulsions », qu'il n'en recueille par exemple de la fable, *La cigale et la fourmi*, dont la donnée est analogue (il faut travailler, on ne peut pas toujours s'amuser), mais le résultat bien plus tragique, et, pour lui, choquant : non seulement la fourmi refuse d'aider la cigale, mais elle la raille dans son refus.

Freud a appelé *ça* (*es*) le monde pulsionnel, et *moi* la personnalité qui doit se construire et se solidifier autour du *surmoi*, ou *idéal du moi*, qui est le modèle de la culture (Jung parlerait ici de *persona*, ou masque social). Le *ça* attire l'homme vers le « principe de plaisir », qui est le principe de la nature. Comme Virgile le dit dans ses *Églogues* : *Trahit sua quemque voluptas* (Chacun est entraîné par son plaisir).

Mais le surmoi ou idéal du moi, doit modeler le moi selon les exigences du « principe de réalité ». Le processus psychologique ici, celui-là même qui est à l'œuvre dans la construction d'une culture, est l'édification d'une personnalité solide, stable et forte, sachant s'auto-réprimer, pour acquérir force et durée. En d'autres termes, et comme dit Freud : « Là où est le *ça*, faire advenir le moi ». C'est bien là ce qui se voit dans *Les trois petits cochons*, et c'est ainsi que Bettelheim a interprété cette histoire dans sa *Psychanalyse des Contes de Fées* (Hachette « Pluriel », 1979).

Les exemples de ces relectures *formantes* sont évidemment innombrables. Toutes les œuvres humaines y concourent, si on sait les lire et décrypter. Un film comme *Brève histoire d'amour* de Kieslowski fait mieux comprendre le « Tu ne seras pas luxurieux » du Décalogue (injonctif si on se place du point de vue du simple *héritage*), en le ramenant à : « Luxurieux, tu ne seras pas » (i.e. : un être humain) : psychologiquement instituant, dans le cadre de la *formation* de chacun.

L'auto-ethnologie

Il est très intéressant de s'interroger sur l'origine des façons et coutumes : on s'y enrichit, en voyant de quoi nous sommes faits. Si l'on nous demandait pourquoi nous levons notre chapeau pour saluer quelqu'un, nous serions bien en peine de répondre. Nous avons même l'impression qu'il en a toujours été ainsi. L'origine de cette coutume s'est perdue pour nous. Elle nous semble normale, naturelle, universelle. Nous ne faisons pas réflexion qu'elle était ignorée par exemple des Anciens Grecs et Romains, et qu'elle est ignorée aujourd'hui par bien d'autres que nous. Elle remonte à l'époque médiévale : se découvrir alors, ôter son casque, pour le guerrier, était se mettre à la merci de l'autre. C'était un signe d'allégeance et de confiance maximale, comme de tendre à quelqu'un sa main droite, en principe la plus forte des deux.

De même, s'effacer devant une femme pour lui permettre de pénétrer avant nous dans une pièce, se lever pour lui céder la place dans les transports publics, etc., sont des attitudes de galanterie qui remontent à la civilisation courtoise. L'homme occidental a alors senti le besoin de compenser l'infériorité physique féminine par des égards particuliers. Des civilisations entières ont ignoré ce type de conduite. D'autres l'ignorent encore aujourd'hui. Que si ces usages actuellement venaient à disparaître, sous prétexte qu'ils sont hypocrites, ou conduisent à une discrimination entre les hommes et les femmes, il n'est pas sûr que

ces dernières aient beaucoup à y gagner. Veut-on en revenir à l'homme des cavernes, tenant d'une main sa femme par les cheveux, et de l'autre sa massue ?

L'arbre de Noël, les œufs de Pâques, qui connaît encore leur signification aujourd'hui ? Au début de l'hiver, au moment « tragique » du solstice, où les nuits sont les plus longues, et dans l'incertitude angoissée de voir les beaux jours revenir, on célèbre magiquement le retour du printemps, et la fête du soleil vaincu (*sol invictus*), par l'installation dans la maison d'un arbre vert. L'homme se délivre alors d'une vieille terreur (et si le soleil ne revenait pas ?). Il n'est point indifférent que le symbole soit un arbre. En outre, il a une généralité, un pouvoir d'universalité ou d'abstraction, que n'a pas, par exemple, la crèche, bien événementielle ou anecdotique en regard de lui. Cet usage de l'arbre vient des pays protestants ou réformés, où il était dirigé contre l'idolâtrie de la crèche (mais c'est aussi la survivance d'une vieille pratique païenne ou agreste). Voilà ce qu'on pourrait appeler les arrière-plans, ou tout l'*implicite* du sapin de Noël, qu'il est intéressant de connaître ou de redécouvrir, pour enrichir par l'intelligence l'observation de cette coutume, et pour la justifier.

De la même façon, l'usage d'offrir des œufs, colorés ou non, le jour de Pâques, vient du fait qu'on a considéré l'éclosion de l'œuf comme un symbole de la résurrection du Christ.

Mais aujourd'hui, le sapin est en plastique, l'arbre disparaît devant le cadeau... Combien voient dans Noël, pourtant commémoration de la pauvreté comme valeur suprême, absolue, autre chose qu'un temps de dépenses et de cadeaux, une occasion de faire ripaille ? Le signe seul subsiste, sans la signification. Formalisme alors : on passe des signes de la culture à une culture des signes, comme je l'ai dit dans le dernier chapitre de *Comprendre la culture générale* : « Esthétique de la modernité ».

Pourquoi les vêtements masculins se boutonnent-ils chez nous dans un sens, et les vêtements féminins dans un autre ? Là encore, c'est au Moyen Âge que cette coutume est apparue : le guerrier avait besoin de pouvoir tirer son épée aisément, de sa main droite ; sa main gauche boutonnait le vêtement. La mère tenait le bébé de son bras gauche, et pour l'allaiter dégrafait son vêtement de la main droite. Voilà l'origine d'une coutume étrange...

D'où vient l'usage de mettre sa main devant sa bouche, quand on bâille ? C'est qu'on s'imaginait que le Diable pouvait entrer dans le corps par l'ouverture de la bouche, et on redoutait cette intrusion. Aujourd'hui, on accomplit ce geste machinalement, mécaniquement, hors de tout sens.

L'usage de porter la moustache, à qui et à quoi le devons-nous ? Aux chrétiens qui ont voulu, dans l'Espagne occupée par les Maures, se distinguer de ces derniers, qui ne portaient que la barbe : avec celle-ci la moustache faisait une croix, signe de reconnaissance et de ralliement.

Pourquoi est-il d'usage de passer la bague de mariage à l'annulaire de la main gauche ? C'est qu'on pensait qu'un nerf spécial allait directement de ce doigt jusqu'au cœur. Est-ce vrai ? C'est beau, en tout cas. On pourrait dire que

si ce n'est pas vrai, c'est bien trouvé (*Se non è vero, è ben trovato*). Il y a des cas où la beauté seule d'une chose est sa vérité...

Pourquoi prie-t-on dans l'Occident moderne à genoux, alors que les premiers chrétiens, orants ou orantes, priaient debout ? L'agenouillement vient de la chevalerie médiévale ; il signifie l'humilité, l'acceptation des délais du temps. L'historien Jean-Claude Schmitt a étudié tout cela dans un livre récent : *La raison des gestes dans l'Occident médiéval*.

Ce qui habite les esprits se traduit dans les comportements. On peut douter qu'il y ait un seul *geste* sans histoire, et sans culture, vierge d'influence. Une sémiologie quelconque du visible (pensons à l'histoire de l'art, par exemple), est-elle possible sans ces insertions, ces élargissements ? Le singe humain, comme dirait Desmond Morris (*Le singe nu*, L.G.F. « Le Livre de Poche, 1988), peut-il être nu, sans culture ? A l'évidence, les gestes autant que les langages sont codés : la nouvelle *Histoire des mœurs*, dans L'Encyclopédie de la Pléiade, le montre bien.

Même le fait pour l'homme et pour la femme de faire l'amour en se faisant face l'un à l'autre, n'est pas naturel. La femelle des animaux tourne le dos au mâle dans l'accouplement. Les premiers hommes procédaient ainsi. Puis un jour, l'attitude a changé, comme le montre le film de Jean-Jacques Annaud, *La guerre du feu* : position dite du missionnaire. Un élément décisif de toute la culture humaine est dans ce changement, qui a permis l'échange des regards, la *considération* au double sens de ce mot, se voir, et se respecter. Cette position n'est pas naturelle, et ne favorise pas même le plaisir. Espace de la culture, espace de l'humain. Ne croyons pas naïvement que tout ce que nous faisons a toujours existé.

Norbert Elias, dans son livre essentiel : *La Civilisation des mœurs* (Hachette « Pluriel », 1977), a fait l'inventaire de tous ces comportements, usages, conduites, par lesquels l'homme d'Occident s'est civilisé, jusqu'à intégrer petit à petit, mentalement, les frustrations qu'il s'imposait. La fourchette, les manières de table, le mouchoir, la chemise de nuit, qui dresse un véritable mur entre les corps, après la liberté à cet égard et la promiscuité du Moyen-Âge et de la Renaissance, attestées dans la peinture du temps, voilà des habitudes prises pour discipliner les instincts, et qui ont été très vite intériorisées. Telle est l'éducation, ou, comme disait Reich, l'*édu-castration* : car si le *sacrifice* même, inhérent au processus de culture, peut être problématisé, encore faut-il en connaître l'origine et la finalité (la surdité n'est pas la meilleure façon d'entendre la musique !). Le conditionnement par l'imposition d'un comportement effectif, n'a même plus été nécessaire ensuite. La chemise de nuit par exemple n'est plus que symbolique, en période de haute intégration. Il n'est plus nécessaire qu'elle existe réellement. Un mur invisible, et pourtant bien réel, nous sépare aujourd'hui des autres corps, que nous tenons à distance. Cela date de l'époque classique, du 17^e siècle, qui a remplacé par un éloignement et une représentation « optique » du monde, un mode de vie de contact étroit, ou « haptique », avec lui. Et peut-être

le retour tout récent à la nudité des corps (pensons par exemple aux seins nus sur nos plages), traduit-il moins une liberté ou une libération des mœurs, qu'un haut degré d'autocontrôle et d'intégration des interdits : il est moins nécessaire d'éloigner la tentation, quand on est assez fort, ou assez inhibé, pour ne pas y succomber.

Prenons donc l'habitude de nous observer nous-mêmes, en ethnologues, de devenir les archéologues de nos propres comportements. Rien n'est insignifiant à cet égard. Tâchons de voir, par exemple, dans l'usage de la *chaise*, la domestication et l'exploitation du corps à des fins de rentabilité, spécialement économique, même dans des activités dévolues ordinairement à la détente ou au repos : nous mangeons assis, et les Anciens Romains mangeaient couchés. A l'inverse, efforçons-nous de voir dans le succès de la *valse*, par exemple, au 19^e siècle romantique, une revanche du contact des corps et du pôle dionysiaque de l'être, sur la distance et la réserve incarnées par la danse des époques classiques (le menuet, par exemple) : bref, une problématisation de notre culture. On peut aller jusqu'au tango, ou à la lambada. En ce domaine, il n'y a pas de petit exemple.

La symbolisation

Quant aux constructions culturelles (récits, mythes, fictions) que l'héritage via ses représentants institutionnels peut vouloir nous imposer et vis-à-vis desquelles il peut nous demander une croyance aveugle et pour tout dire littérale, celles mêmes qu'ensuite la logique et la raison humaines récusent en ricanant, et s'il fallait les réhabiliter en les voyant autrement, c'est-à-dire de façon symbolique ? On éviterait à la fois le *sacrificium intellectus*, la démission de l'intelligence, et le voltairianisme railleur : Voltaire est comme les petits ruisseaux, il n'est clair que parce qu'il n'est pas profond. Là se parachève la plus haute tâche de la culture formation : l'accès aux symboles qui donnent à l'humain sa vraie figure. L'homme n'est pas qu'un animal rationnel ou raisonnable, il est un animal symbolique. Mais il est vrai que l'appréhender ainsi, en allant du manifeste au latent, avec profondeur et empathie, demande longue habitude et fréquentation assidue de ses œuvres.

Je désire m'unir à ma mère, et je prie la Vierge Marie : ainsi se sublime l'instinct pour donner chez nous une haute culture. Mais comme manifestement la Vierge Mère n'existe pas aux yeux des voltairiens, je prendrai ici un seul exemple, celui de la naissance virginale de Jésus (voir *Comprendre la culture générale*, p. 68).

L'Évangile de saint Matthieu débute par une page entière constituant la généalogie de Jésus : Abraham engendra Isaac, lequel engendra Jacob, lequel à son tour, etc. A la fin, on arrive à Joseph, mais là la chaîne se rompt, car il est notoire que Joseph n'est pas le père biologique de Jésus. Les voltairiens ou esprits forts diraient que ce fut le premier mari trompé de l'histoire. Certains esprits irrévérencieux ou perfides ont même dit que Jésus fut un bâtard, de Marie

et d'un centurion romain (Panthere, ou Panthera). Pourquoi donc le texte de Matthieu prend-il la peine de mentionner cette longue page, absolument inutile si l'on réfléchit un peu ? Ce n'est pas *logique*.

Il n'est pas logique non plus qu'une femme puisse engendrer sans avoir été fécondée par un homme. Positivement, c'est impossible. La parthénogenèse, vieux fantasme, est impossible. Le Saint-Esprit fait sourire les esprits forts.

Voici ce qu'il en fut de l'origine de Jésus-Christ. Marie, sa mère, ayant été fiancée à Joseph, se trouva enceinte par l'opération de l'Esprit Saint avant qu'ils eussent habité ensemble. (*Matthieu*, 1, 18)

Cependant, cette histoire impossible, si on sait l'interpréter comme il convient, c'est-à-dire *symboliquement*, est très profonde.

En termes psychologiques, elle signifie que tout homme dans sa vie peut se trouver dans la position de Joseph. D'abord lorsque sa femme lui annonce qu'elle attend un enfant, et que cet enfant est de lui, il est obligé de la croire sur parole, de lui faire confiance. Il n'a aucun moyen, lui-même, d'en être sûr. Ensuite, cette histoire veut nous dire que le père n'est pas le géniteur, le père biologique, mais celui qui adopte l'enfant, qui le reconnaît pour sien, qui décide de s'en occuper, de l'élever. L'adage juridique le dit bien : *Is pater est quem nuptiae demonstrant*, Celui-là est le père que désigne le mariage. Françoise Dolto insiste bien là-dessus, dans *L'Évangile au risque de la psychanalyse* (Seuil « Points », 1980).

Dans *Fanny*, de M. Pagnol, lorsque Marius, qui a abandonné Fanny enceinte de lui, revient et veut reprendre son enfant, sous prétexte qu'il lui a donné la vie, César lui répond que les chiens aussi donnent la vie, et qu'au fond il n'a pas, à proprement parler, donné la vie à cet enfant : c'est lui qui la lui a prise. N'importe qui peut donner la vie en ce sens : il suffit de quelques secondes, et parfois d'inconscience ; mais tout le monde ne peut pas donner *des années de sa vie* à un enfant, pour l'élever. Un éclair biologique crée la vie ; des jours entiers, souvent de sacrifice, la font grandir : on voit ici, à nouveau, l'opposition de la nature et de la culture. Le père selon la culture n'est pas le père selon la nature.

Quiconque n'adopte pas son enfant n'est pas le vrai père. Panisse a épousé Fanny, dont l'enfant porte son nom : c'est Panisse qui a, dans la paume de sa main, la trace des ongles de Fanny, lorsqu'elle accouchait, et non Marius. Lui était là, non Marius. Et il éduque l'enfant. Aussi, lorsque Marius demande de façon impertinente si le père est celui qui « donne la vie », ou celui qui « paie les biberons », César répond très profondément : « Le père, c'est celui qui aime ». Courir le monde, comme a fait Marius, est peut-être connaître l'aventure. Mais élever et éduquer un enfant n'est pas un destin moindre. Cette tâche a sa grandeur, son héroïsme. Les pères de famille, a-t-on dit, sont les aventuriers du monde moderne. Il y a un *Trésor des humbles*, selon l'expression de Maeterlinck, que révèle cette histoire.

Joseph, dit le texte évangélique, après avoir été tenté de répudier Marie, a eu en songe la visitation d'un ange, qui lui a suggéré de garder l'enfant auprès

de lui, et de le reconnaître pour sien, de l'adopter, de l'élever : ce qu'il a fait. Pensons au tableau de Georges de La Tour : *L'ange apparaissant à Saint Joseph*, du Musée de Nantes.

Bien sûr, on peut ne pas croire aux anges. Alors, si l'on est agnostique, l'ange peut être une allégorie d'une voix profonde, jaillie de l'inconscient ou du subconscient, peu importe. Le rêve ici est révélation, non illusion.

Ne voyons donc pas, dans la naissance virginale de Jésus, une absurdité, une impossibilité. Ou bien, si nous pensons que la chose est effectivement impossible, sachons y voir un sens supérieur au sens logique : l'élucidation d'un scénario auquel tout homme, tout couple, dans sa vie, est confronté.

On verra le danger d'irréflexion qu'il y a dans les tests génétiques, dont on parle beaucoup aujourd'hui : le pourcentage des enfants qui ne sont pas biologiquement ceux du père qui s'occupe d'eux et qui les croit siens est beaucoup plus important qu'on ne le pense généralement. Quelle catastrophe dans les familles si ces tests venaient à être pratiqués ! On reconnaît bien là la folie ordinaire et l'attitude prométhéenne de l'homme occidental. Il agit ici au mépris complet de ce que dit toute sa culture : qu'il y a une bel et bien une barbarie biologique, et qu'un enfant qui naît a besoin d'un père, non qui l'engendre, mais qui l'adopte. – Voyez là-dessus mon article [Paternité](#), ainsi que l'extrait de mon livre *Les Deux Visages de Dieu* : [Vierge Marie](#).

Conclusion

La culture, avant tout, quand elle s'arrache à l'héritage pour devenir formation, présuppose la connaissance approfondie de ce langage oublié des mythes, récits et constructions symboliques. « Il faut vivre par le symbole ou périr par la chair », disait Cassirer. Aujourd'hui, nous sommes analphabètes là-dessus, car nous sommes influencés par un ricanement qui vient de plusieurs siècles, et nous confondons vérité de fait et vérité psychologique. Alain a dit l'essentiel sur ce point, dans *Les Dieux* : « Il s'agit moins de savoir si c'est vrai que de savoir comment c'est vrai. »

Au fond, il convient de choisir entre trois positions : l'abandon total de l'héritage et sa récusation ricanante, quitte à faire régresser l'homme à une unidimensionnalité déshumanisante, au-dessus de laquelle pourtant il avait eu beaucoup de peine à s'élever ; ou, comme hélas ! beaucoup semblent le vouloir, une restauration de cet héritage dans ce qu'il a de plus injonctif, de plus fondamentaliste et intégriste ; ou bien enfin une revivification par un patient et infini travail d'intériorisation.

Je vous remercie.

© Michel Théron – 2010